



## Philippe GEORGE

---

### « Le plus subtil ouvrir de monde » Godefroid de Huy, orfèvre mosan\*

#### RÉSUMÉ

Des ateliers d'orfèvrerie importants illustrèrent le pays mosan dans le troisième quart du XII<sup>e</sup> s. La personnalité de l'orfèvre Godefroid de Huy retient depuis longtemps l'attention des chercheurs. Pourtant un dossier si complexe permet encore des découvertes intéressantes quand on réunit toutes les sources historiques disponibles, quand on les compare et qu'on les analyse; les remettre dans leur contexte historique assure en plus des points d'ancrage indispensables pour la chronologie et l'étude de l'art mosan.

Godefroid devint chanoine du monastère de Neufmoustier près de Huy vers 1172. Il réalisa les châsses de la collégiale de Huy pour l'élévation des reliques des saints Domitien et Mengold, patrons de la ville mosane. Le reliquaire de saint Jean-Baptiste qu'il offrit au Neufmoustier fut perdu au XVII<sup>e</sup> s. Ses relations avec Amalric de Sidon et Wibald de Stavelot sont étayées par une série d'arguments hagiographiques jusqu'ici ignorés telles les listes de reliques du Neufmoustier.

#### ABSTRACT

Well known are the great Mosan goldsmiths' workshops in the third quarter of the XIIth century and many scientific researches were made about Godefroid of Huy. However, in a so difficult and complex affair, it is possible to discover some elements until now neglected by the collecting and study of all the historical sources, indispensable way for the chronology and knowledge of the Mosan art.

Godefroid became canon in the monastery of Neufmoustier near Huy about 1172. He executed the shrines of the collegiate church of Huy for the elevation of the relics of the saints Domitien and Mengold, patrons of the Mosan town. The reliquary of saint John the Baptist offered by the goldsmith to the Neufmoustier was lost in the XVIIth century. The relations between Amalric of Sidon and Wibald of Stavelot were supported by some new hagiographic arguments, as the lists of relics of Neufmoustier.

---

Si l'art mosan est tenu avec raison pour un « art sinistré »<sup>1</sup>, du moins a-t-il la chance, rare au moyen âge, d'avoir conservé le nom de quelques artistes; autour de leur souvenir, des œuvres furent stylistiquement regroupées<sup>2</sup>.

\* Au seuil de cet article, nous exprimons nos plus vifs remerciements à Marie-Madeleine Gauthier, Directeur du Corpus des Émaux Méridionaux, Neil Stratford, Conservateur en Chef des Antiquités Médiévales du British Museum et Jean-Louis Kupper, Professeur à l'Université de Liège, qui ont bien voulu relire notre texte et nous faire part de leurs remarques. Notre gratitude va également à Hans-Eberhard Mayer, Professeur à l'Université de Kiel, qui nous a fait bénéficier de sa grande connaissance des sources relatives à la Terre sainte.

C'est pour nous un plaisir de dédier cet article à Jacques Stiennon, Professeur émérite de l'Université de Liège, qui a guidé nos premiers pas dans la découverte de l'art mosan, en hommage de profonde gratitude.

1. L'expression est de R. DIDIER dans son article « Les fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélemy à Liège », *Confluent. Mensuel du Centre de la Wallonie*, numéro hors série *Art du laiton. Dinanderie* [Namur], 1992, p. 19.

2. L'art mosan a fait l'objet d'une bibliographie par G. CHAPMAN, *Mosan Art. An Annotated Bibliography*, Boston, 1988, et compte rendu par J. OLIVER, « L'art mosan : un bilan », *Le Moyen Âge*, XCVI, 1990, p. 317-322.

« L'orfèvrerie est l'art mosan par excellence. Le XII<sup>e</sup> siècle est son âge d'or »<sup>3</sup>. Dans ces siècles où un souffle créateur favorise le pays mosan, les orfèvres connus s'appellent Renier de Huy<sup>4</sup>, Godefroid de Huy, Jourdain de Liège<sup>5</sup>, Nicolas de Verdun<sup>6</sup>, Gérard<sup>7</sup>, Hugo d'Oignies<sup>8</sup>... De certains d'entre eux, seul le nom nous est parvenu<sup>9</sup>.

Si aujourd'hui la recherche scientifique met mieux en évidence la notion d'ateliers d'orfèvrerie, qui prévaut sur celle d'individus<sup>10</sup>, l'historien ne peut rester insensible aux informations qui lui sont parvenues sur les hommes. Il doit analyser ces rares textes, laissant à l'historien de l'art le soin d'apprécier les rapports entretenus entre les différents centres de production et les influences exercées tant sur le plan stylistique que sur le plan technique.

Depuis longtemps, l'orfèvre Godefroid de Huy a attiré l'attention des scientifiques<sup>11</sup>. Le commentaire des sources historiques qui le concernent nous semble toutefois nécessiter une révision<sup>12</sup>.

Tout comme pour Renier ou Hubert, c'est l'obituaire du Neufmoustier qui garde le souvenir de l'orfèvre Godefroid. Dans une note du fol. 99 v, à la date du 25 octobre<sup>13</sup>, on lit :

**D. VIII K(alendas) [Novembris]. Commemoratio Godefridi, aurificis, fr(atr)is n(ost)ri.**

Iste Godefrid(us) aurifaber, civis Hoyen(sis), et postmodu(m) ecc(lesi)e n(ost)re (con)cano(n)icus, vir i(n) aurifabricatura suo te(m)p(or)e n(u)lli s(e)c(un)d(u)s, p(er) diversas regiones, pl(u)rima s(an)c(t)or(um) fecit feretra (et) cet(er)a regu(m) vasa utensilia. Nam i(n) ecc(les)ia Hoyen(sis) duo (com)posuit feret(r)a, turibulu(m) (et) calicem argenteos. In n(ost)ra q(u)o(que) ecc(les)ia, capsam mirifico op(er)e decoratam, in q(u)a recondidit iuncturam s(an)c(t)i Ioh(ann)is Bapt(iste), q(u)am ei domnu(s) Almaric(us) Sydonensis ep(iscopu)s (con)tulerat, p(ro) eo q(uod) q(ue)dam vasa delectab(i)lia fecerat.

3. Belle formule de S. GEVAERT (*L'orfèvrerie mosane au moyen âge*, Bruxelles, 1943, p. 5) reprise par Félix ROUSSEAU dans son « manuel » *L'art mosan*, 2<sup>e</sup> éd., Gembloux, 1970.

4. Renier de Huy a obtenu en Godefroid Kurth, Jean Lejeune et récemment en Jean-Louis Kupper d'excellents biographies; bibliographie dans J.-L. KUPPER, « Les fonts baptismaux de l'église Notre-Dame à Liège », *Feuillets de la cathédrale de Liège*, 16-17, 1994. Pour l'histoire de l'art, cf. les recherches de K. H. Usener et bibliographie complémentaire dans notes 2 et 10.

5. J. STIENNON, « Un contemporain de Nicolas de Verdun : l'orfèvre-sculpteur Jourdain de Liège », dans *Festschrift K. H. Usener*, Marbourg, 1967, p. 51-54.

6. Nicolas de Verdun fut étudié dans toutes ses œuvres notamment par O. Demus, N. Morgan, D. Kötzsche ou H. Buschhausen. Cf. notes 2 et 10.

7. Orfèvre mosan œuvrant à Constantinople vers 1206 (?); cf. M.-M. GAUTHIER, *Les routes de la foi. Reliques et reliquaires de Jérusalem à Compostelle*, Fribourg, 1983, n° 40, p. 76.

8. F. COURTOY, « Le trésor du prieuré d'Oignies aux sœurs de Notre-Dame à Namur et l'œuvre du Frère Hugo », *Bulletin de la Commission Royale des Monuments et Sites* [Bruxelles], III, 1952, p. 186-188; — Id., *Connaissances des arts*, 311, 1978, p. 70-72; — J. VAN OOTEGHEM, « Encore l'inscription de l'Évangéliste de Hugo d'Oignies », *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, 5<sup>e</sup> sér., XLVI, 1960, p. 548-557, et cf. *infra* note 77.

9. Au 29 septembre, l'obituaire du Neufmoustier commémore l'orfèvre Hubert (fol. 88 v, mention de la fin du XIII<sup>e</sup> s., d'après E. CLOSSET, *L'obituaire du Neufmoustier-lez-Huy. Étude des mains médiévales*, t. I, p. XLVII, mémoire inédit de licence en Histoire à l'Université de Liège, 1987/88). L'obituaire, abondamment exploité par les historiens, est un document de première importance pour l'histoire hutoise et nous espérons qu'il recevra bientôt une édition critique. D'autres orfèvres n'ont pas eu la chance de celui de la châsse de saint Feuillen à Fosses en 1086, dont le programme iconographique est conçu par le prévôt Bérenger; cf. HILLIN DE FOSSES, *Miracula sancti Foilliani*, éd. O. HOLDER-EGGER, *MGH*, SS, XV, 1888, p. 927 et commentaire par P. SKUBISZEWSKI, « L'intellectuel et l'artiste face à l'œuvre à l'époque romane », dans [Actes du Colloque] *Le travail au moyen âge, une approche interdisciplinaire*, Louvain-la-Neuve, 1990, p. 280.

10. N. STRATFORD, *Catalogue of Medieval Enamels in the British Museum. II : Northern Romanesque Enamel*, Londres, 1993, p. 32, note que ces biographies d'orfèvres ont été écrites dans le genre de Vasari. Résumé aussi dans D. THURRE, *L'atelier roman d'orfèvrerie de l'abbaye Saint-Maurice [d'Agaune]*, Sierre, 1992, p. 49-84.

11. Cf. en dernier lieu la notice par M.-M. GAUTHIER, dans *Encyclopedia universalis, Thesaurus-Index*, II, 1985, p. 1244.

12. Nous avons retracé sa carrière lors d'une communication restée en partie inédite lors du cinquième colloque d'émaillerie du British Museum, organisé par Neil Stratford, *Mosan Enamelling*, 7-9 octobre 1982. Quelques éléments ont paru dans notre article « De l'intérêt de la conservation et de l'étude des reliques des saints dans le diocèse de Liège », *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège*, X, n° 226, juillet-sept. 1984, p. 519.

13. Des transcriptions précédentes se trouvent dans J. HELBIG, *La sculpture et les arts plastiques au pays de Liège et sur les bords de la Meuse*, 2<sup>e</sup> éd., Bruges, 1890, p. 48 et S. COLLON-GEVAERT, « La note de l'obituaire de l'abbaye de Neufmoustier », *Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire*, 3<sup>e</sup> sér., 1933, p. 137-139.

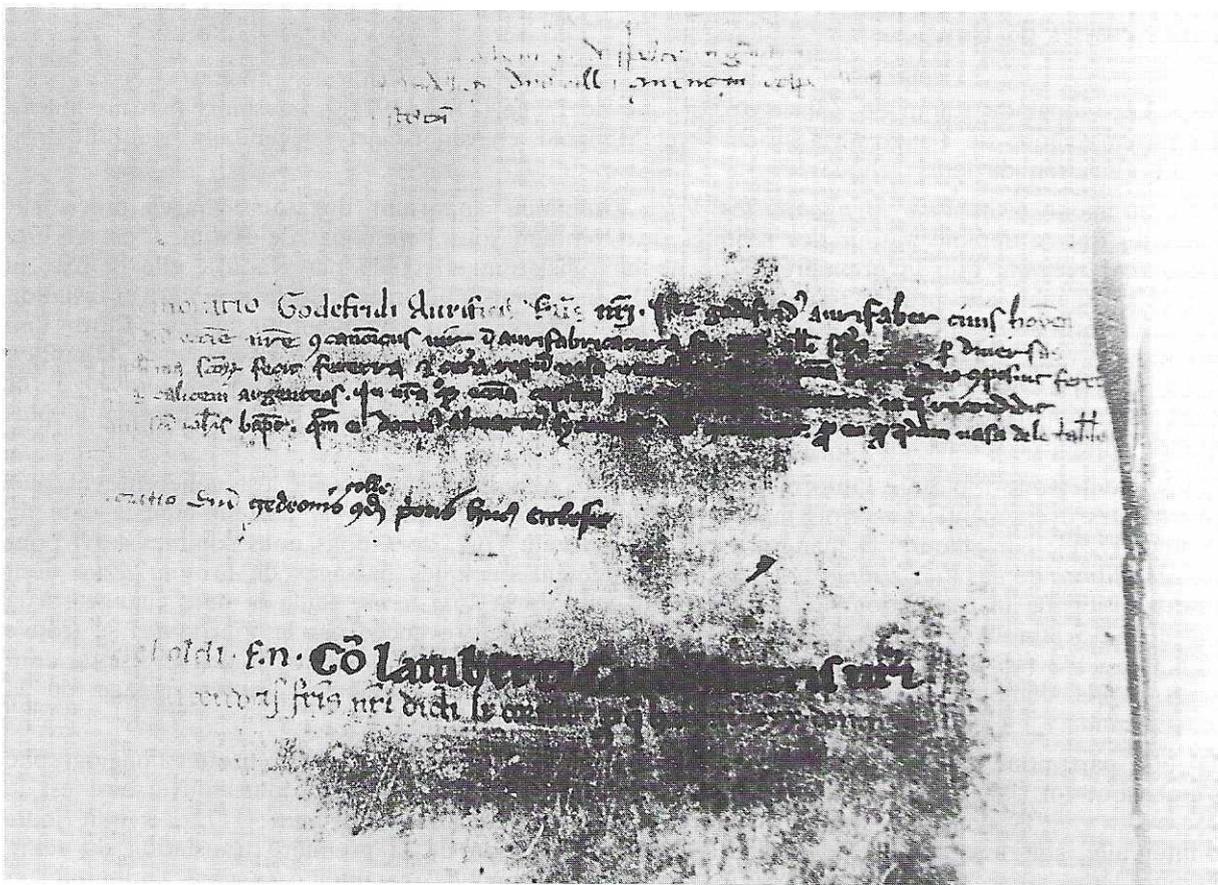


Fig. 1. — LIÈGE. Musée Curtius. Obituair du Neufmoustier, fol. 99 v (25 octobre), obit de l'orfèvre Godefrid.

(Cliché Ph. George).

La note comporte deux parties distinctes. La première est l'obit de l'orfèvre, retranscrit dans une écriture du dernier quart du XII<sup>e</sup> s.<sup>14</sup> Elle nous apprend seulement que l'orfèvre Godefrid, devenu religieux au Neufmoustier, décéda un 25 octobre, d'une année inconnue. À cette brève commémoration succède un commentaire explicatif de la carrière de l'orfèvre : bourgeois de Huy, devenu chanoine du Neufmoustier<sup>15</sup>, Godefrid était un orfèvre de renom qui réalisa plusieurs châsses de saints ainsi que certains vases pour des rois. Pour la collégiale de Huy, il fit deux châsses, un encensoir et un calice en argent ; pour le Neufmoustier, un remarquable reliquaire destiné à recevoir une articulation de saint Jean-Baptiste que lui avait offerte Amalric, évêque de Sidon, en récompense des vases remarquables qu'il lui avait confectionnés. L'écriture de ce commentaire date de la première moitié du XIII<sup>e</sup> s.

14. Il ne s'agit pas de la première main de l'obituair dont l'activité se situe entre 1128 et la date de la translation des reliques de saint Domitien et de saint Mengold 1172/73 (Ch. DEREINE, *Les chanoines réguliers au diocèse de Liège avant saint Norbert*, Louvain, 1952 [Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie de l'Université de Louvain, 3<sup>e</sup> sér., 44], p. 149).

15. Cette condition de chanoine et les œuvres hutoises réalisées lui valent cette note élogieuse, contrairement à l'orfèvre Renier, simplement cité ; cf. J. LEJEUNE, « À propos de l'art mosan... Renier l'orfèvre et les fonts de Notre-Dame », *Anciens Pays et Assemblées d'État*, III, 1952, p. 19.

## I. Les châsses de Huy.

Sous l'épiscopat de Raoul de Zähringen, évêque de Liège (1167-1191)<sup>16</sup>, les saints patrons hutois, Domitien, évêque de Tongres-Maastricht<sup>17</sup>, et Mengold, chevalier-martyr légendaire<sup>18</sup>, eurent droit à une élévation de leurs reliques.

Contrairement à la *Vita Mengoldi*, les *Vitae Domitiani* apportent des témoignages précis sur l'activité qui se déploie autour des reliques de Domitien sous l'épiscopat de Raoul. C'est la *Vita Domitiani secunda* qui, la première, parle de la translation effectuée par Raoul : elle la fixe au 8 juin 1172, mais elle précise toutefois que le 15 juin, jour-anniversaire de la première translation du saint, probablement effectuée au x<sup>e</sup> s.<sup>19</sup>, fut conservé pour commémorer la fête. Cette *Vita* fut rédigée entre 1172, date de la translation, et 1185, date du transfert de la châsse de Domitien à Liège<sup>20</sup>. La *Vita Domitiani tertia*, rédigée après 1185, place la translation au 15 juin 1173; or c'est ce témoignage qui, recopié par le chroniqueur Gilles d'Orval vers 1250, va exercer la plus grande influence sur les auteurs postérieurs<sup>21</sup>.

Nous privilégions toutefois l'information de la *Vita secunda*, parce qu'elle est cohérente et plus proche des événements. Les trois manuscrits qui retranscrivent cette *Vita* portent bien la date du 8 juin 1172<sup>22</sup>; par ailleurs, le manuscrit des Croisiers du Huy, dont nous nous sommes servi pour notre édition de la *Vita prima*<sup>23</sup>, comporte également quelques passages de la *Vita tertia* dont une mention de la translation. Les termes sont ceux de la *Vita tertia*, seule la date change : à la place du 15 juin 1173 (*XVII Kalendas julii MCLXXIII*, date avancée par la *Vita tertia*) se trouve le 8 juin 1172 (*VI idus iunii*, date avancée par la *Vita secunda*). Ce manuscrit des Croisiers, dont nous avons démontré par ailleurs l'importance, vient ainsi corroborer le témoignage de la *Vita secunda*.

D'autre part, nous avons insisté sur la cohérence de l'information : pourquoi en effet l'hagiographe s'embarque-t-il dans une justification de la date du 8 juin, alors que le jour-anniversaire est le 15, s'il n'y a là un fond de vérité? La cérémonie se déroula le 8 juin [1172], à huit jours d'intervalle, soit une octave, de la date de commémoration de la première translation du saint. Depuis le x<sup>e</sup> s., le 15 juin était en effet la date traditionnelle, commémorée dans la liturgie, et

16. Sur cet épiscopat, J.-L. KUPPER, *Raoul de Zähringen, évêque de Liège (1167-1191). Contribution à l'histoire de la politique impériale sur la Meuse moyenne*, Bruxelles, 1974 (Mémoires de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique, 2<sup>e</sup> sér., LXII/2).

17. Nous avons consacré plusieurs articles au saint; cf. surtout « *Vies et Miracles de saint Domitien, évêque de Tongres-Maastricht (535-549)* », *Analecta Bollandiana*, CIII, 1985, p. 305-351.

18. Nous avons consacré plusieurs articles au saint; cf. notamment « Noble, chevalier, pénitent, martyr. L'idéal de sainteté d'après une *Vita* mosane du XII<sup>e</sup> s. », *Le Moyen Âge*, LXXXIX, 1983, p. 357-380, et « Les *Miracles* de saint Mengold de Huy. Témoignage privilégié d'un culte à la fin du XII<sup>e</sup> s. », *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, CLII, 1986, p. 25-48.

19. La *Vita prima Domitiani* parle d'une première translation sans doute effectuée par Willigise de Mayence sous l'épiscopat de Notger (972-1008); cf. notre article « *Vies et Miracles* » (voir n. 17), p. 324-325; sur Willigise, cf. *Festschrift 1000 Jahre St. Stephan in Mainz*, Mayence, 1990.

20. Après l'incendie de la cathédrale notgérienne dans la nuit du 28 au 29 avril 1185; cf. J.-L. KUPPER, « Sources écrites : des origines à 1185 », dans *Les fouilles de la place Saint-Lambert*, dir. M. OTTE, t. I, Liège, 1984, p. 34 (E.R.A.V.L., 18).

21. Au XVII<sup>e</sup> s., le chanoine Goronne de Huy avait déjà constaté la discordance des dates : *Anno 1172, velut aliis placet 1173* ([M. GORONNE], *Incunabula Ecclesiae Hoyensis*, Liège, 1685, éd. trad. J. ALEXANDRE, Liège, 1880, p. 17).

22. Utrecht, *Rijksuniversiteit*, Hs. 391, t. II, fol. 16 r-17 r; Vienne, *Österreichische Nationalbibliothek*, Series Nova 12707, fol. 32 v-34 r; Paris, *Bibliothèque Mazarine*, ms. 1733, fol. 149 v-150 v.

23. Liège, *Bibliothèque du Séminaire*, Codex 6 F XIII; cf. notre article « *Vies et miracles* » (voir n. 17), p. 307 et ss.

sur laquelle s'étaient probablement greffées des coutumes ou des manifestations<sup>24</sup>. À titre de comparaison, la deuxième élévation des reliques des saints Trudon et Euchel par le même évêque Raoul avait eu lieu le même jour que la première élévation<sup>25</sup>; ce regroupement évitait de multiplier les fêtes commémoratives<sup>26</sup>. À Huy, pour des raisons qui nous échappent mais qui authentifient l'explication de l'hagiographe, l'évêque anticipe la fête de la première translation.

Rares sont les textes qui parlent de la translation de Mengold. Une notice du martyrologe du Neufmoustier est la seule source à associer au même jour d'une même année les deux translations de Domitien et de Mengold<sup>27</sup>. D'autres chroniques pourtant diffèrent légèrement la date de la translation de Mengold par rapport à celle de Domitien, mais la placent néanmoins sous le même épiscopat<sup>28</sup>. Sur le plan liturgique, le 15 juin est réservé à la translation de Domitien, le 14 à celle de Mengold<sup>29</sup>.

De tout ceci il ressort que la date du 8 juin 1172 paraît bien établie pour la translation de Domitien; quant à celle de Mengold, dont le culte nous semble relever d'une initiative personnelle de l'évêque<sup>30</sup>, elle eut lieu entre 1172 et 1189. En avril 1189, en effet, Raoul de Zähringen quitta

24. Certains auteurs ont tendance à penser « qu'une cérémonie aussi solennelle que la translation de reliques était réservée 'habituellement' au dimanche, le jour liturgique par excellence [...] » (Fr. BAIX, « Saint Hubert », *Terre Wallonne*, XVI, 1927, p. 218), et, de même pour une dédicace. Nous avons par ailleurs démontré que c'était loin d'être une règle générale pour une dédicace d'église (Ph. GEORGE, *Les reliques de Stavelot-Malmedy, Nouveaux documents*, Malmedy, 1989, p. 79) : ainsi le *jeudi* 5 juin 1040, profitant de la présence de la cour impériale, Poppon procède à la dédicace de sa nouvelle abbatale à Stavelot. En ce qui concerne les translations de reliques, c'est le *lundi* 11 août 1169 que Raoul de Zähringen procède à celle des saints Trudon, Euchel et Libert (cf. *infra*), et le *vendredi* 13 avril 1145 que Wibald inaugure le chef-reliquaire du pape Alexandre. De plus, notons qu'entre 1172 et 1191, trois fois seulement le 8 (ou le 15) juin tombe un dimanche : 1175, 1180 et 1186; il s'agit chaque fois du dimanche de la Trinité ou de la Pentecôte.

25. La première élévation eut lieu un 11 août 877 ou 880, la seconde le 11 août 1169. Cf. *Gesta abbatum Trudonensium*, I<sup>re</sup> partie, livre II, c. 17, éd. de BORMAN, t. II, p. 119, et II<sup>e</sup> partie, livre IV, c. 3, *ibid.*, p. 55, et M. COENS, « Les saints particulièrement honorés à l'abbaye de Saint-Trond », *Analecta Bollandiana*, LXXII, 1954, p. 108 et p. 130-131, et G. BOES, *L'abbaye de Saint-Trond. Des origines jusqu'à 1155*, 1970, p. 73 et 246-247. Sur cette permanence des fêtes liturgiques, voir l'exemple donné à propos de Saint-Laurent de Liège (Ph. GEORGE, « Documents inédits sur le trésor des reliques des abbayes bénédictines de Saint-Laurent et de Saint-Jacques de Liège [XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s.] », *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, CLVIII, 1992, p. 19) : l'abbatale fut reconsacrée en 1182 par Raoul de Zähringen, le 3 novembre, le même jour que la première consécration de 1034.

26. Même chose pour la dédicace de la collégiale Notre-Dame de Huy : la date du 24 août prévalut dans la liturgie pour commémorer la dédicace de 1066 en 1377 lors de celle du nouveau chœur ogival par Jean d'Arckel; cf. M. COENS, « Les saints vénérés à Huy d'après un psautier récemment rapatrié et le martyrologe de la collégiale », *Analecta Bollandiana*, LXXVI, 1958, p. 330.

27. III. F. XVII. *K(alendas) iulii* [15 juin]. In *Hoio t(rans)/latio s(an)c(t)or(um) [Domi]/ciani ep(iscop)i et c(onfessoris) / et beati Main[gol]/di comitis [...] quae facta est [a domi]/no Rodul[fo] ep(iscop)o [anno Domini M]/CLXXVI[...]*. Liège, Musée Curtius, manuscrit de Neufmoustier, fol. 49 r. L'écriture est datée par Charles Dereine des alentours de 1180, en fonction précisément de cette translation (DEREINE, *Les chanoines réguliers* [voir n. 14], p. 147). Jean-Louis Kupper, que nous remercions d'avoir examiné cette addition, la daterait de la fin du XI<sup>e</sup> - début du XIII<sup>e</sup> s.; son écriture est à rapprocher de celle de la commémoration de saint Antoine de Padoue (1195-1231) sur le même folio.

28. Ainsi p. ex. la chronique de Jean le Prêtre ou de Warnant, v. 1350, éd. E. BACHA dans *La Chronique liégeoise de 1402*, Bruxelles, 1900, p. 447 : 1173 pour Domitien d'après Gilles d'Orval, et Mengold *inde annis quibusdam revolutis*. On ne peut pas retenir les arguments avancés par E. Schoolmeesters pour fixer la translation de Mengold en 1177 (E. SCHOOLMEESTERS, *Les Actes de Raoul de Zähringen (Prince-évêque de Liège 1167-1191)*, 2<sup>e</sup> éd., Liège, 1911, p. 17 n<sup>o</sup> 39); ses sources sont la chronique de Jean de Warnant et la *Vita B. Juetiae*, c. 15-16, AA. SS., 13 janvier. La *Vita* parle d'une assemblée de seigneurs et de chevaliers réunie par l'évêque et E. Schoolmeesters suppose qu'à cette occasion eut lieu la translation; or la *Vita*, œuvre du chanoine Hugues de Floreffé vers 1230, ne parle pas de translation, n'assigne aucune date à l'assemblée et ne dit pas si elle se tint à Huy. E. Schoolmeesters s'inspire sans doute du manuscrit Delvaux (Liège, Bibliothèque de l'Université, ms. 1016, t. II, p. 820, compilation de la fin du XVIII<sup>e</sup> s.) qui juxtapose les événements.

29. *L'obituaire de Notre-Dame de Huy*, éd. Ch. RENARDY et J. DECKERS, Bruxelles, 1975, p. 124 (Publications de la Commission royale d'Histoire) et M. COENS, « Les saints vénérés à Huy d'après un psautier récemment rapatrié et le martyrologe de la collégiale », *Analecta Bollandiana*, LXXVI, 1958, p. 332, n. 1.

30. Cf. notre article « Les Miracles de saint Mengold » (voir n. 18), p. 40, n. 60, où nous avons réuni tous les indices qui nous conduisent à cette conviction.



Fig. 2. — HUY. Trésor de la collégiale.  
Châsse de saint Domitien, pignon avec statuette de l'évêque.

*(Cliché A.C.L. Bruxelles).*

Liège pour participer à la croisade et il mourut, sur le chemin du retour, en Forêt Noire le 5 août 1191<sup>31</sup>.

Nous nous sommes interrogé sur l'attitude du chapitre collégial de Huy envers le culte de Mengold. Les nombreuses sources hagiographiques relatives à Domitien, qui datent de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> s., sont muettes sur Mengold. À la même époque, la *Vita Mengoldi* est un panégyrique du saint destiné à promouvoir son culte et surtout à justifier son association à Domitien dans le patronage de Huy. Écrits dans son prolongement, ses *Miracles* sont un témoignage privilégié pour favoriser l'essor du pèlerinage d'un saint, dont le corps entier reposait à Huy. Une concurrence s'est-elle développée entre Domitien, patron local, protecteur attiré de la collégiale, soutenu par le chapitre, et Mengold, le saint nouveau « importé » et imposé par l'évêque, et dont les textes vantaient un idéal au goût du jour ? En 1185, la châsse de Domitien vint seule à Liège, après l'incendie de la cathédrale Saint-Lambert, et, en remerciement, Raoul éleva la fête du saint au rang des fêtes diocésaines<sup>32</sup>.

Après cette longue digression chronologique, dont nous verrons par la suite l'utilité, nous parlerons maintenant des châsses.

La *Vita Domitiani secunda* parle d'un *feretrum novum*. Vers l'an mil, Hériger de Lobbes est le premier chroniqueur à parler de l'ensevelissement de Domitien à Huy<sup>33</sup>. Willigise de Mayence, archevêque, chancelier et archichapelain d'Otton I<sup>er</sup> († 1011), sortit le corps de terre pour l'élever sur les autels<sup>34</sup>, ce qui suppose une première châsse<sup>35</sup>.

Le 24 août 1066, les évêques de Liège et de Cambrai procédèrent à la dédicace de la nouvelle collégiale de Huy dédiée à sainte Marie et à saint Domitien<sup>36</sup>. Les reliques de l'évêque y furent transférées en grande pompe<sup>37</sup>. Le 3 mai 1091, la vente de l'alleu de Gesves au chapitre de Huy par le comte Baudouin de Hainaut est faite *in presentia corporis sanctissimi confessoris Christi et episcopi Domitiani*<sup>38</sup>. Une châsse précédait donc celle réalisée pour la translation de 1172<sup>39</sup>.

31. J.-L. KUPPER, « Leodium (Liège/Luik) », dans *Series episcoporum ecclesiae catholicae occidentalis*, ser. V, *Germania*, t. I : *Archiepiscopatus Coloniensis*, éd. St. WEINFURTER et O. ENGELS, Stuttgart, 1982, p. 79-80. 1189 est aussi la première mention dans un acte diplomatique de l'église Saint-Mengold à Huy ; sur le culte du saint à cette époque, cf. notre article « Les *Miracles* de saint Mengold » (voir n. 18). La boîte à reliques de Momalle, vers 1182, conserve une relique de saint Mengold et une de saint Domitien ; cf. notre article « Deux reliquaires historiques (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s.) conservés à Liège », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1990, p. 368-377.

32. Sur ce transfert et la fête de Domitien, cf. notre article « Thaumaturgie de saint Domitien de Huy. Pèlerinage et culte à l'époque moderne », *Annales du Cercle Hutois des Sciences et Beaux-Arts*, XXXIX, 1985, p. 115-150. Pour Gilles d'Orval, l'initiative du transfert à Liège émane du chapitre collégial (GILLES D'ORVAL, *Chronique*, éd. J. HELLER, MGH, SS, XXV, 1880, p. 109).

33. Seul souvenir du « Tombeau de saint Domitien », quelques « pierres » gardées dans une bourse de lin à l'intérieur de son actuelle châsse ; nous en avons donné une photographie dans notre article en collaboration avec Ch. CHARLIER, « Ouverture des châsses des saints Domitien et Mengold au Trésor de Notre-Dame de Huy », *Annales du Cercle Hutois des Sciences et Beaux-Arts*, XXXVI, 1982, p. 38.

34. *Vita Domitiani secunda*, c. 5 : *sanctum corpus de terra effossum [...] e terra levavit*.

35. *Vita Domitiani prima* (ca. 1066), éd. GEORGE (voir n. 19), p. 351 : *capsa igitur auro argenteo gemmisque undique decorata*. Il ne faudrait pas accorder trop grande importance et prendre à la lettre ces termes — or, argent, et pierres précieuses — que l'on retrouve dans la plupart des textes hagiographiques mosans et autres (cf. Fr. BAIX, « Saint Hubert », *La Terre Wallonne*, XVII, 1927/28, p. 359).

36. Sur Théoduin, la bibliographie indiquée par J.-L. KUPPER, « Leodium » (voir n. 31), p. 73.

37. *Ambo pontifices cum universa multitudine cleri et populi in ea corpus beati Domiciani confessoris atque pontificis pie et devote transtulerunt*. GILLES D'ORVAL (voir n. 32), p. 78.

38. D'après la copie de la fin du XIII<sup>e</sup> s. du cartulaire de Notre-Dame de Huy (E. SCHOOLMEESTERS et C. BORMANS, « Notice d'un cartulaire de l'ancienne église collégiale et archidiaconale de Notre-Dame à Huy », *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, 4<sup>e</sup> sér., I, 1873, p. 21).

39. Le témoignage de la *Vita Domitiani tertia* sur la châsse de Domitien doit être rejeté. Cette *Vita*, dont nous avons établi plus haut la valeur, ne parle pas de la première élévation du saint par Willigise et ne garde souvenir que de celle effectuée par Raoul de Zähringen : *Anno ab incarnatione Domini MCLXXIII, regente Romanum Imperium Frederico Augusto, Leodiensem ecclesiam gubernante Radulpho Pontifice, Hoyenses canonici S. Mariae, adeuntes faciem memorati pontificis, supplicaverunt, quatenus B. Domitianum in loculo argenteo, quod ei jam diu fabricatum extiterat, collocaret [...]. AA. SS. Maii, III, 1680, p. 151*. L'évêque sort alors le corps du saint de son « cercueil » (*loculus*, sens classique) pour le déposer dans une « châsse en argent qui lui avait été confectionnée depuis longtemps » ; or on sait que le corps du saint est déjà depuis le X<sup>e</sup> s. dans une châsse, ce qui nous permet de réfuter l'ensemble de ce témoignage tardif.

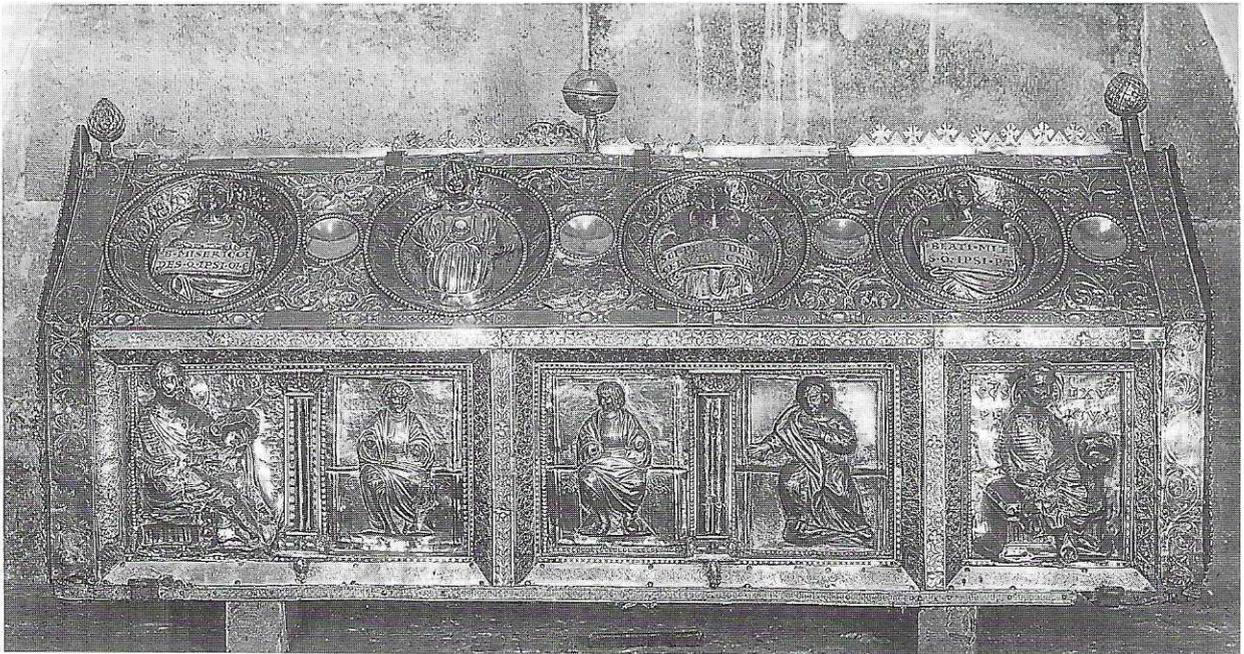


Fig. 3. — HUY. Trésor de la collégiale. Châsse de saint Mengold.

(Cliché A.C.L. Bruxelles).

Le prologue de la *Vita Mengoldi*<sup>40</sup> parle d'un *feretrum sancti Mengoldi* à l'époque où la collégiale de Huy est détruite, soit entre 1053 et 1066, mais nous pensons qu'il s'agit d'un transfert littéraire chronologique opéré par l'hagiographe du XII<sup>e</sup> s. pour justifier l'antiquité du culte de Mengold, thème principal de son prologue. L'auteur utilise le même procédé au chapitre 22 de la *Vita* et le culte de Mengold n'est attesté à Huy qu'à partir du XII<sup>e</sup> s., et plus précisément sous l'épiscopat de Raoul de Zähringen (1167-1191).

Comme nous l'avons vu plus haut, la note de l'obituaire du Neufmoustier, dont nous allons démontrer l'historicité, attribue la paternité de deux châsses<sup>41</sup> de la collégiale à l'orfèvre Godefroid<sup>42</sup>. Il y a de bonnes raisons pour reconnaître dans les deux œuvres mentionnées les châsses de Domitien et de Mengold, aujourd'hui conservées au Trésor de la collégiale de Huy<sup>43</sup>.

40. Éd. O. HOLDER-EGGER, *MGH, SS, XV*, I<sup>re</sup> partie, 1887, p. 557.

41. Le terme *feretrum* désigne une grande châsse mosane, transportable (*ferre*); le reliquaire de saint Jean-Baptiste est, lui, désigné par le terme *capsa*; sur la signification de ce dernier terme, voir notre article « Un reliquaire, 'souvenir' du pèlerinage des Liégeois à Compostelle en 1056? », *Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, LVII, 1988, p. 10-11.

42. Nous avons par ailleurs attiré l'attention sur le programme iconographique de la châsse de saint Mengold qui vise manifestement à entourer le chevalier Mengold d'une série de saints militaires et martyrs (cf. notre article « Les *Miracles* de saint Mengold » [voir n. 18], p. 40, n. 66); nous avons mis cette dévotion en parallèle notamment avec la translation organisée par Arnould, prieur du Neufmoustier (1164-1173), de deux martyrs de la Légion Thébaine. Nous avons eu l'occasion de retracer le culte de saint Maurice et de ses compagnons en pays mosan dans une communication encore inédite au colloque « Le culte des saints sur le territoire helvétique : dossier hagiographique et iconographique », à Saint-Maurice d'Agaune en novembre 1991, cf. *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, XLIX, 1992.

43. Ce n'était pas l'avis de S. COLLON-GEVAERT (*Histoire des arts du métal en Belgique*, Bruxelles, 1951, p. 156 [Mémoires de l'Académie royale de Belgique, 7]) qui écrivait : « C'est Jean d'Outremeuse, le romanesque écrivain, qui, voulant compléter sa source, hasarde cette attribution. [...] En tout état de cause, les châsses de Huy, de valeur artistique plutôt médiocre et d'ailleurs dans un très mauvais état de conservation, seraient d'assez piètres témoignages de l'art du célèbre orfèvre, même en admettant qu'elles sont des œuvres de vieillesse du maître ». Ce qui est vrai, c'est que les châsses de Huy ont été très défigurées au cours des siècles; elles ont fait l'objet d'études de J. HELBIG (principalement son article « Les châsses de saint Domitien et de saint Mengold de l'ancienne collégiale de Huy », *Bulletin de l'Institut*

## II. Le reliquaire du Neufmoustier.

L'orfèvre Godefroid a doublement droit à la reconnaissance de ses confrères : d'abord pour la relique du Précurseur que lui a donnée Amalric et qu'il a, à son tour, offerte au Neufmoustier, établissement ecclésiastique placé sous la protection de saint Jean-Baptiste; ensuite pour le superbe reliquaire qu'il a réalisé de ses mains pour abriter la relique. Moins d'un siècle plus tard, relique et reliquaire existent encore et sont toujours objet de vénération et d'admiration.

### A. Séjour en Terre sainte ?

Godefroid exerça son art *per diversas regiones*. S'est-il rendu en Terre sainte ? Du moins travailla-t-il pour l'évêque Amalric de Sidon.

Amalric fut d'abord chanoine prémontré à Floreffe<sup>44</sup>. Lors de la fondation, en 1131, du monastère de Gottesgnaden, près de Kalbe en Saxe, saint Norbert fit venir de Prémontré, Floreffe, Cappenberg et Magdebourg plusieurs religieux, dont Amalric, qui devint le premier prévôt du monastère<sup>45</sup>. Il quitta vite ses fonctions, probablement vers 1135, pour la Terre sainte, où il devint premier abbé du monastère prémontré de Saint-Abacuc (ou Saint-Joseph d'Arimathie) [1137-1138]<sup>46</sup>, avant de succéder en 1153 à Bernard comme évêque de Sidon<sup>47</sup>. Ce sont ces dernières fonctions que retient la note de l'obituaire.

Amalric a-t-il pu connaître Godefroid avant son départ pour la Terre sainte ? Le 21 septembre 1130, à Huy, eut lieu la cérémonie de dédicace de l'église du Neufmoustier à laquelle participait

*Archéologique liégeois*, XIII, 1877, p. 221-238), reprises par J. de BORCHGRAVE (« Les châsses de saint Domitien et de saint Mengold de la collégiale de Notre-Dame à Huy », *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège*, XLII, 1961, p. 3-20 et planches), d'A. LEMEUNIER (Notice dans le Catalogue de l'exposition *Die Zähringer. Anstoss und Wirkung*, t. II, Fribourg-en-Brisgau, 1986, n° 170 p. 206-208), et de R. KROOS (*Der Schrein des heiligen Servatius in Maastricht und die vier zugehörigen Reliquiare in Brussel*, Munich, 1985, p. 102-103 [Veröffentlichungen des Zentralinstituts für Kunstgeschichte in München, 8]). L'art de l'orfèvre Godefroid a été abondamment commenté par D. KÖTZSCHE (Catalogue de l'exposition *Rhin-Meuse. Art et civilisation 800-1400*, Cologne/Bruxelles, 1972, p. 242 et ss), par U. KREMPEL (« Das Remaclusretabel in Stablo und seine künstlerische Nachfolge », *Münchener Jahrbuch der Bildenden Kunst*, 3<sup>e</sup> sér., XXII, 1971, p. 23-45), ou récemment par N. STRATFORD (voir n. 10). La châsse de saint Mengold est actuellement en restauration à l'Institut Royal du Patrimoine Artistique à Bruxelles.

44. U. BERLIÈRE, *Monasticon belge*, t. I, Marecdous, 1890/97, p. 112-113. Le nécrologe de Floreffe, manuscrit des xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> s., qui s'inspire du *Catalogus abbatum Floreffensium* de Pierre de Herentals (deuxième moitié du xiv<sup>e</sup> s.), fait d'Amalric un abbé de Floreffe de 1132 à 1134. Ces dates ne concordent pas avec la suite connue de la carrière d'Amalric de Sidon et, au vu de l'emploi relativement fréquent du nom d'Amalric-Amaury à cette époque, il semble bien, comme le fait Dom U. Berlière, qu'il faille distinguer un autre Amalric, deuxième abbé de Floreffe, successeur de Richard. Cf. aussi U. BERLIÈRE, « Le *Catalogus abbatum Floreffensium* de Pierre de Herentals », *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, Bruxelles, 5<sup>e</sup> sér., VIII, n° 5, 1898 : *De Amalrico secundo abbate. Amalricus factus est secundus abbas Floreffensis, vir religiosus amplificans monasterium suum noviter fundatum, de quo nihil aliud invenitur scripto nisi quod de ipso fit mentio in quadam charta dicti monasterii, que sic incipit Ego B. Dei gratia Leodiensis archidiaconus in assertione, etc. Hic abbas rexit tempore Henrici Leodiensis episcopi*. Ce catalogue des abbés de Floreffe forme la base des différentes chroniques de Floreffe.

45. *Fundatio monasterii Gratiae Dei*, éd. H. PABST, *MGH, SS, XX*, Hanovre, 1868, p. 688-689.

46. N. BACKMUND, *Monasticon praemonstratense*, t. I, Straubing, 1949, p. 218-219 et 404. Une intéressante notice sur ce monastère (sans mention de Godefroid) se trouve dans un manuscrit de l'abbé Hugo d'Étival, conservé à la Bibliothèque du Grand Séminaire de Villers-lès-Nancy (col. 117), dont la copie nous a été aimablement transmise par notre ami Jean Bernier; cf. U. BERLIÈRE, « Notes sur les manuscrits de l'abbé Hugo d'Étival conservés à Nancy », *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, 5<sup>e</sup> sér., VIII, 1898, p. 3-60.

47. « Esmlaurris, uns hom religieux et de seinte vie », cf. GUILLAUME DE TYR, *Chronique*, éd. R. B. C. HUYGENS, dans *Corpus Christianorum. Continuatio Medievalis*, t. LXIII-LXIII A., Turnhout, 1986, p. 797. Selon Guillaume de Tyr, Amalric devint évêque de Sidon en 1153; en 1154 une délégation partit pour Rome, pour protester auprès du pape Adrien IV contre les Hospitaliers; plusieurs évêques, dont Amalric de Sidon, accompagnaient le patriarche de Jérusalem Foucher. Commentaires dans M. CHEHAB, *Tyr à l'époque des croisades*, t. II, Paris, 1979, p. 578-585. Cf. aussi *Sigeberti Continuatio Vercellensis*, éd. L. C. BETHMANN, *MGH, SS, VI*, 1844, p. 460, anno 1153 : *In Ascalonensi obsidione mortuo Bernardo Sidonensi episcopo, Amalricus abbas canonicorum regularium, in loco qui dicitur Sanctus Abacuc sive Sanctus Ioseph ab Arimathia, illi subrogatur*.

Richard, premier abbé de Floreffe<sup>48</sup>. On ne sait si Godefroid<sup>49</sup> et Amalric<sup>50</sup> eurent alors l'occasion de s'y rencontrer.

C'est dans une charte de 1170, provenant de l'abbaye Notre-Dame de Josaphat<sup>51</sup>, qu'apparaît pour la dernière fois Almaric de Sidon; il décéda avant 1175, date à laquelle le siège épiscopal de la ville est occupé par son successeur<sup>52</sup>.

Godefroid entra comme religieux au Neufmoustier<sup>53</sup>, mais on ignore la date de sa mort dans cet établissement<sup>54</sup>.

### B. *Le culte de saint Jean-Baptiste.*

À son retour de croisade, vers 1100, Pierre l'Ermite aurait érigé à Huy un sanctuaire dédié à saint Jean-Baptiste<sup>55</sup>. Il aurait en effet obtenu de son ami Arnoul de Choques, patriarche de Jérusalem, des reliques du protomartyr<sup>56</sup> et un privilège adressé à Otbert, évêque de Liège, permettant aux pèlerins incapables de gagner la Terre sainte, d'accomplir leur vœu dans l'église qu'il comptait bâtir dès son retour en pays mosan<sup>57</sup>. En 1130, on trouve la première mention de l'*ecclesia sancti Johannis Baptiste*<sup>58</sup>. Autour du sanctuaire, appelé bientôt *Novum monasterium*, ou *Neuf moustier*, se constitua une communauté de chanoines réguliers de saint Augustin.

48. GILLES D'ORVAL, *Gesta episcoporum Leodiensium*, éd. J. HELLER, MGH, SS, XXV, 1880, p. 99-100; la charte de l'évêque est publiée par J. CLOSON, « Alexandre de Juliers », *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège*, XIII, 1902, p. 467-468, n° 2. Sur Richard, voir BERLIÈRE (voir n. 44), p. 112. Floreffe est une toute jeune abbaye, fondée en 1121 par saint Norbert (Catalogue de l'exposition *Floreffe. 850 ans d'histoire. Vie et destin d'une abbaye de prémontrés*, Floreffe, 1973).

49. Avant son entrée au Neufmoustier vers 1172, on a peu d'informations historiques sur Godefroid. Était-il déjà lié au Neufmoustier avant son départ pour la Terre sainte? Cette hypothèse expliquerait le choix d'une relique de saint Jean-Baptiste, patron du Neufmoustier, lors de son séjour en Palestine.

50. Il ne quitta Floreffe pour Gottesgnaden qu'en 1131.

51. H.-Fr. DELABORDE, *Chartes de Terre sainte provenant de l'abbaye de Notre-Dame de Josaphat*, Paris, 1880, p. 84.

52. B. GAMS, *Series episcoporum ecclesiae catholicae*, Ratisbonne, 1873, p. 434, col. B. Cf. aussi R. RÖHRICHT, « Syria sacra », *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, X, 1870, p. 36 et Id., *Regesta regni Hierosolymitani*, Innsbrück, 1894, n° 323; — G. BRESCH-BAUTIER, *Le cartulaire du Chapitre du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, Paris, 1984, p. 363 (Documents relatifs à l'histoire des croisades publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. 15).

53. Le chroniqueur liégeois Jean d'Outremeuse avance la date de 1173 qu'il a probablement déduite de la date de translation de Domitien dans les *Gesta abbreviata*. Cette importante chronique anonyme, encore mal étudiée, est attribuée à Gilles d'Orval. Nous ignorons toutefois pourquoi les *Gesta abbreviata* avancent la date de 1174 alors que Gilles d'Orval utilise le témoignage de la *Vita Domitiani tertia* et inscrit 1173. Dans l'esprit de Jean d'Outremeuse, Godefroid rentre à Huy en 1173, réalise la châsse, la translation a lieu en 1174, et il entre ensuite au Neufmoustier.

54. Seul est connu le jour, le 25 octobre.

55. L'emploi du conditionnel pour l'action de Pierre l'Ermite après la bataille d'Ascalon du 12 août 1099 est motivé par l'article de H. WALLENBORN, « Pierre l'Ermite aux origines du Neufmoustier? », *Annales du Cercle Hutois des Sciences et Beaux-Arts*, XLVIII, 1994, p. 221-239.

56. [...] et de reliquiis beati Iohannis Baptiste. GILLES D'ORVAL, éd. J. HELLER, MGH, SS, XXV, 1880, p. 93.

57. Ce privilège est connu par un acte postérieur appelé « Privilège des croisés », publié par J. CLOSON, « Alexandre I<sup>er</sup> de Juliers » (voir n. 48), p. 466-467 et commentaire par J.-P. RORIVE, « Le domaine de l'abbaye du Neufmoustier des origines au début du xv<sup>e</sup> s. », *Annales du Cercle Hutois des Sciences et Beaux-Arts*, XXXI, 1977, p. 38-41. L'édition critique complète du document reste à faire; c'est d'ailleurs une remarque générale sur les sources principales du Neufmoustier (cf. notes 9 et 60).

58. Relevé des patronymes par G. HANSOTTE, « Abbaye de Neufmoustier à Huy », *Monasticon Belge*, II, 1955, p. 283.

En 1145 avait eu lieu l'invention des reliques de saint Jean-Baptiste à Sébaste en Palestine<sup>59</sup>.

Les listes de reliques du Neufmoustier<sup>60</sup> mentionnent les reliques de saint Jean-Baptiste ainsi que de nombreuses reliques de Terre sainte. Parmi celles-ci, une « sainte croix qui est exposée à l'église » et qui contient une série impressionnante de souvenirs des lieux saints, dont une relique *de lapide Sancti Abacuc de quo maneat oleum*<sup>61</sup>. Il s'agit vraisemblablement d'une pierre de Saint-Abacuc, monastère prémontré fondé en Palestine par Amalric vers 1137/38. Il y a une probabilité très grande pour que cette relique soit parvenue au Neufmoustier par l'intermédiaire de Godefroid de Huy. Plus loin encore, dans l'énoncé de la liste des reliques des prophètes, le rapprochement entre Abacuc et Joseph d'Arimathie, qui, loin d'être un prophète, est l'autre patron du monastère prémontré de Terre sainte, ne laisse aucun doute sur l'origine de ces reliques. Voilà une preuve supplémentaire des relations entre Amalric et Godefroid l'orfèvre<sup>62</sup>.

Qu'est devenu le précieux reliquaire de saint Jean-Baptiste qu'offrit Godefroid au Neufmoustier ?

La copie du xvii<sup>e</sup> s. de l'obituaire comporte une addition à l'obit de Godefroid; elle précise que la relique fut volée en 1632, le jour de la fête du saint, le 24 juin; le crime est imputé aux jésuites<sup>63</sup>. Le fait fut constaté, dit le texte, par Jean-Baptiste d'Oultremont, ex-chanoine de Huy, apparemment très préoccupé par le sort d'une relique de son saint patron<sup>64</sup>. Si le vol semble

59. C'est une lettre du patriarche Guillaume de Jérusalem qui le révèle (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, XXIX, 1868, p. 492-493). Sur Sébaste, cf. P. MARAVAL, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient. Histoire et géographie. Des origines à la conquête arabe*, Paris, 1985, p. 290. Vers 1011/12, Gérard, futur évêque de Cambrai (1012-1048), reçut de Richard, chanoine de Reims, une phalange d'un doigt de saint Jean-Baptiste et fonda la collégiale de Florennes qu'il dédia au saint; cf. Ch. DEREINE, « Les origines du chapitre de Saint-Gengulphe de Florennes », dans *Mélanges F. COURTOY*, t. I, Namur, 1952, p. 293. Par la suite, Frédéric de Laroche, évêque d'Acre (1153-1164), envoya des reliques de saint Jean-Baptiste à Florennes (U. BERLIÈRE, « Frédéric de Laroche, évêque d'Acre et archevêque de Tyr. Envoi de reliques à l'abbaye de Florennes », *Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg*, XLIII, 1908, p. 504 et H. E. MAYER, « Frederik of Laroche, Bishop of Acre and Archbishop of Tyre », *Tel Aviver Jahrbuch für deutsche Geschichte*, XXII, 1993, p. 59-72, Le culte de saint Jean-Baptiste en pays mosan pourrait faire l'objet d'une étude à part entière; signalons une relique dans la boîte de Momalle et dans le triptyque de Sainte-Croix de Liège (cf. notre article « La Sainte-Croix à Liège au xi<sup>e</sup> s. », dans *Mélanges M.-M. GAUTHIER*, Rome, 1996, sous presse (*Bolletino dell'Arte*). Le discours de Jean-Baptiste *ad milites* (Luc, 3, 14) avait été merveilleusement illustré sur la cuve baptismale de Notre-Dame aux Fonts à Liège (1107-1108); cf. J.-L. KUPPER, « Les fonts baptismaux » (voir n. 4), p. 9 et n. 35. On notera en passant que la châsse de saint Mengold est ornée d'une effigie du xvi<sup>e</sup> s. de saint Jean-Baptiste; remplaçait-elle une effigie plus ancienne? Jean-Baptiste aurait sa place justifiée comme protomartyr dans un cortège de saints martyrs et militaires qui composent le programme iconographique de l'œuvre. De nombreuses reliques sont attestées à Stavelot-Malmedy dès le xi<sup>e</sup> s. (cf. notre ouvrage, *Les reliques...* [voir n. 24], p. 125). Le texte de l'invention de sa tête se trouve dans un manuscrit de Malmedy du xi<sup>e</sup> s.; cf. J. STIENNON, « Le scriptorium et le domaine de l'abbaye de Malmedy du x<sup>e</sup> au début du xiii<sup>e</sup> s. d'après les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane », *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, XXVI, 1950, p. 15.

60. Nous avons en carton leur édition dans le cadre du *Corpus des sources écrites permettant l'identification des reliques de l'ancien diocèse de Liège*, auquel nous travaillons; cf. notre dernier article « Documents sur Saint-Laurent et Saint-Jacques de Liège » (voir n. 25), p. 7 et ss. La liste la plus ancienne date du xv<sup>e</sup> s.

61. Les trois listes de reliques portent la même mention; sur la plus ancienne, celle du xv<sup>e</sup> s., le scribe a même hésité : *de lapide sancti abacu* [barré] *abacuch*. Faut-il mettre cela sur le compte de son ignorance ou une difficulté de retranscription de l'authentique, ce qui plaide encore comme critère d'antiquité ?

62. Preuve qui aurait sans nul doute levé la suspicion lancée par H. BEENKEN sur la notice (« Schreine und Schranken », *Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, 1926, p. 65 et ss).

63. *Que junctura dicitur furata a Jesuitis anno 1632 in die festi s(anc)ti Joannis Baptistae quo die osculabatur a civibus et advenientibus [...] et hec teste d(omi)no Joanne Doultremon, domino de Lamine, canonico olim beate Marie Huy, qui sepe coram personis affirmavit et etiam coram domino Carolo Romain Medico*. Huy, Archives de l'État, Fonds du Neufmoustier, n<sup>o</sup> 31, fol. 20 r. Cette addition fait suite à la copie de la note de l'obituaire, mais elle est absente dans l'autre copie de l'obituaire (*ibid.*, n<sup>o</sup> 32, fol. 10 v).

64. Jean-Baptiste d'Oultremont (1606-1681), chanoine de Huy de 1627 à 1658, releva le 18 avril 1646 en plein fief la seigneurie de Lamine, se retira des ordres pour entrer à l'État noble en 1658; en 1656, il épousa une Berlaymont (N. ROUCHE, « L'histoire d'une maison claustrale. L'hospice d'Oultremont à Huy », *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, LXXVII, 1964, p. 32-38 et 51-53 et Id., *Biographie Nationale de Belgique*, t. XXXIII, 1966, fasc. 2, col. 537-543. Nous avons également consulté sans succès les archives du château de Warfusée et les archives de la Compagnie de Jésus conservées à Namur.

réel<sup>65</sup>, la présomption contre les jésuites est à replacer dans un climat d'hostilité à leur égard qui sévit à Huy depuis leur installation en 1616<sup>66</sup>.

### C. Les sources de la note de l'obituaire du Neufmoustier.

Reste à déterminer l'identité de l'auteur de la note. En 1930, Félix Rousseau avait suggéré le nom de Maurice de Neufmoustier comme auteur<sup>67</sup>; trois ans plus tard, des rapprochements paléographiques furent faits par Suzanne Collon-Gevaert avec l'écriture de Gilles d'Orval son contemporain et correspondant<sup>68</sup>.

Au-delà de l'étude paléographique et de l'identité des deux écritures, toujours susceptible d'être sujette à caution, le problème des sources d'information de l'auteur de la note nous paraît plus important au vu des résultats mis en avant plus haut. Maurice était chanoine du Neufmoustier depuis 1230 au moins et ses goûts pour l'histoire et l'archéologie ont été démontrés<sup>69</sup>. Gilles d'Orval, qui séjourna au refuge des cisterciens d'Orval à Huy, lui soumit sa chronique, que Maurice annota<sup>70</sup>. Dans sa chronique pourtant, Gilles ne parle pas de l'orfèvre Godefroid.

La note de l'obituaire remplace un texte gratté, comme c'est aussi le cas dans le même manuscrit pour les notes sur Pierre l'Ermite<sup>71</sup> et sur l'évêque de Liège Alexandre I<sup>er</sup><sup>72</sup>. Toutes ces additions s'inscrivent dans un climat d'intérêt constaté au XIII<sup>e</sup> s. pour l'histoire du Neufmoustier<sup>73</sup>, prieuré érigé en abbaye en 1208. En ce qui concerne en particulier l'art de l'orfèvre, c'est même exceptionnel de constater une admiration pour des œuvres vieilles de presque un siècle : l'âge gothique s'extasiant pour du roman ! Cette démarche s'inscrit ainsi parfaitement dans l'optique de Maurice de Neufmoustier, désireux de ressusciter les gloires du Neufmoustier et l'on peut

65. Les deux visites canoniques de 1641 et 1645 révèlent un relâchement sérieux de la discipline au Neufmoustier; par ailleurs, signalons qu'en 1634, sous l'abbatit d'Érasme de Xhenceval, les restes de Pierre l'Ermite furent exhumés et déposés dans une châsse de bois. On ne sait par contre rien de la sépulture de Godefroid. Cf. HANSOTTE, « Abbaye... » (voir n. 58), p. 295.

66. Ce climat est notamment entretenu par leurs rivaux les augustins. Dans les années 1630, les jésuites souhaitent ouvrir des cours d'humanités et ils entreprennent la construction d'une nouvelle chapelle, achevée en 1635. Sur le contexte historique de l'époque, cf. L. HALKIN, « Les origines du collège des jésuites et du séminaire de Liège », *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, LI, 1926, p. 174 : « [...] à Huy, le seul nom de la Compagnie était odieux à beaucoup d'habitants »; et J. LEJEUNE dans le Catalogue de l'exposition *Le siècle de Louis XIV au pays de Liège (1580-1723)*, Liège, 1975, p. XLIV, et P. de JONGHE et P. GUÉRIN, « Installation progressive des jésuites à Huy de 1616 à 1649 », *Annales du Cercle Hutois des Sciences et Beaux-Arts*, XLIV, 1990, p. 48 et ss.

67. F. ROUSSEAU, « La Meuse et le pays mosan en Belgique. Leur importance historique avant le XIII<sup>e</sup> s. », *Bulletin de la Société Archéologique de Namur*, XXXIX, 1930, p. 204 n. 3 (réimpr. anast., Bruxelles, 1977).

68. COLLON-GEVAERT, « La note » (voir n. 13), p. 139. Des fac-similés de l'écriture de Gilles d'Orval et de Maurice de Neufmoustier sont donnés dans *MGH, SS*, XXV, p. 2-3, BRASSINNE, cf. *infra* n. 69, et J. VAN DEN GHEYN, *Album belge de paléographie*, Bruxelles, 1908, pl. XIV.

69. G. KURTH, « Maurice de Neufmoustier », *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences et Beaux-Arts*, 3<sup>e</sup> sér., XXIII, 1892, p. 668-684 et *Id.*, « Documents historiques sur le Neufmoustier », *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, 5<sup>e</sup> sér., II, 1892, p. 39-67; — J. BRASSINNE, « La première histoire de Huy. L'œuvre de Maurice de Neufmoustier », *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège*, XII, 1900, p. 111-114. Son activité littéraire est attestée de 1230 à 1251, cf. KURTH, « Maurice » (*op. cit. supra*), p. 675.

70. Sur les manuscrits de la chronique de Gilles d'Orval, cf. H. SILVESTRE, *Le Chronicon Sancti Laurentii dit de Rupert de Deutz. Étude critique*, Louvain, 1952, p. 42-44 (Université Catholique de Louvain, Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie, 3<sup>e</sup> sér., 43).

71. Maurice est l'initiateur de la translation des restes de Pierre l'Ermite le 15 octobre 1242; « si je ne me trompe, c'est Maurice lui-même qui descendit dans la fosse ouverte, et qui, de ses mains, en retira les restes précieux » (KURTH, « Maurice » (voir n. 69), p. 679). Le dossier est complexe et mériterait réexamen; cf. H. WALLENBORN, « Pierre l'Ermite ou un 'Belge' apportant la civilisation à l'Europe », dans *Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*, dir. A. MORELLI, Bruxelles, 1995, p. 55-66 et J. FLORI, « Pierre l'Ermite et sa croisade. Légende et vérité », *Les Cahiers de Clio* [Liège], 125-126, 1996, p. 29-40.

72. Charles Dereine à qui l'on doit une étude paléographique du manuscrit (voir n. 14) n'a trouvé nulle part trace de l'écriture de Gilles d'Orval, et il attribue (*ibid.*, p. 149) à Maurice un bref texte marginal de l'obituaire ayant trait à la foire du Neufmoustier (fol. 87 v, étudié par F. DISCRY, « Les *Nundinae Novi Monasterii* de Huy, ou la franche-fête de Saint-Denis », dans *Mélanges F. ROUSSEAU*, Bruxelles, 1958, p. 237-264).

73. Maurice est le « pieux et zélé gardien des grands souvenirs de sa maison, l'intelligent et savant collectionneur des traditions de sa ville natale » (KURTH, « Maurice » [voir n. 69], p. 682).

raisonnablement penser qu'il inspira la note. Deux autres arguments nous renforcent dans cette conviction. D'abord, Maurice a pu connaître au Neufmoustier Simon, le fils de Godefroid<sup>74</sup>. Quant à son information sur la Terre sainte, Maurice a pu l'obtenir de Jacques de Vitry, évêque d'Acre<sup>75</sup>, dont on sait qu'il a lu les ouvrages<sup>76</sup> et dont il fit la connaissance à Huy. Point non plus n'est besoin de rappeler l'intérêt de Jacques de Vitry pour l'orfèvrerie<sup>77</sup>. Maurice aura pu compléter ce témoignage par la lecture de l'*Historia* de Guillaume de Tyr qui consacre plusieurs passages à Amalric de Sidon.

### III. La carrière de l'orfèvre Godefroid.

Jean d'Outremeuse<sup>78</sup> peut-il compléter notre information sur l'orfèvre Godefroid, « le plus subtil

74. Nous en parlerons ci-après. Jean Lejeune suggère même qu'il aurait pu connaître Godefroid lui-même si celui-ci avait vécu assez âgé ou l'un de ses contemporains (LEJEUNE, « Renier, l'orfèvre » [voir n. 15], p. 20); par contre, l'historien liégeois ne suit absolument pas la piste de Jacques de Vitry que nous allons explorer.

75. Sur Jacques de Vitry, la bibliographie est abondante, cf. notamment Ch. RENARDY, *Les maîtres universitaires du diocèse de Liège. Répertoire biographique (1140-1350)*, Paris, 1981, n° 55 p. 137-139 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 232).

76. Maurice de Neufmoustier fait référence à un ouvrage de Jacques de Vitry : *cum liber quidam editus a magistro Iacobo Acconensi episcopo*, cf. BRASSINNE, « La première histoire » (voir n. 69), p. 35. Godefroid Kurth évoque abondamment les relations de Maurice et de Jacques de Vitry, sans parler toutefois de Godefroid : « Jacques était lui-même le Pierre l'Ermite de son temps; il avait prêché deux croisades avec cette chaleur d'enthousiasme et cette puissance d'entraînement que ses contemporains considéraient comme un don d'en haut, et il semblait faire revivre en sa personne le prédicateur légendaire de la grande époque. Or, Jacques de Vitry était un familier de Neufmoustier; c'est lui, nous l'avons vu, qui avait obtenu son érection en abbaye, et depuis lors, jusqu'à son départ pour Rome, il y revint souvent. Il y était le jeudi saint de l'année 1229, qui tombait le 12 avril, pour consacrer les huiles saintes, et il lui fut donné ainsi d'assister à la mort de son illustre ami, l'évêque Hugues de Pierrepont, qui rendit le dernier soupir dans le château de Huy. Au cours de ses fréquentes visites à Neufmoustier, il y apporta probablement lui-même un exemplaire de son *Histoire de la Terre sainte*. On peut deviner avec quel respect Maurice dut lire ce livre [...] ».

77. À l'origine du célèbre trésor d'orfèvrerie conservé au Couvent des Sœurs de Notre-Dame à Namur, cf. e. a. *Sept merveilles de Belgique*, dir. A. D'HAENENS, Bruxelles, 1978, p. 65-95.

78. JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly Myreur des Histors*, éd. A. BORNET et St. BORMANS, t. IV, Bruxelles, 1847, p. 457 : *L'an Xlc LXXIII revient Godefroit, appedain (oppidain, bourgeois) de Huy, à maistre d'orfevrie, li miedre et li plus experts et subtils ovriers que ons sawist en monde à chel jour, et qui avoit cerchiez toute regions; si revient à Huy en mois de jule; ilh avoit demoreit bien XXVII ans hors, si avoit en maintes regions diverses bons ovrages [fait], fietres et altre queilconques ovrage. Et à sa revenue en l'engliese de Huy at fait I[I] fietre et I enchenseir et I caliche d'argent; et en l'englise de Nuefmostier, deleis Huy, fist et donat I tussial (mors de chape ou tout autre pectoral) d'onne chappe d'on merveilleuse ovrage, en queil ilh enfermat les piechez des jointures saint Johan-Baptiste que mesire Almaris, l'evesque Sydonien, li avoit donneit de tot coisté, partant qu'il li avoit fait alcons vasseais d'argent. Et adont li canoines de Huy, partant qu'il astoit viez et astoit clers asseis, le firent canoinez à Nuesfmostier à Huy; et vestit les draps le XVII kalende de jule l'an Xlc et LXXIII. Et les dois fietres qu'il fist à Notre-Damme de Huy, fut ale requeste et à le despens del evesque Radulphe de Liège; si fut mis en lieu saint Domitien, evesque de Tongre, et en l'autre saint Mengoul, qui fut adont translateis en l'englise Notre-Damme.*

JEAN D'OUTREMEUSE, *La Geste de Liège*, *ibid.*, p. 700 : *Et l'an LXXIII M et C (sens desplaire), / Se revint droit à Huy une proidomme d'affaire / Qui neis astoit de Huy, l'istoire le desclairer; / Godefroit fut nommeis, fis à Johan de Claire / Qui ot de Huy esteit, par longtemps devant, maire; Orfevres fut ses fis Godefrois, qui repaire (faire repaire, rentrer chez soi) / Dont faisoit d'oultremere et del mont de Calvaire; / Si ot longtemps servit l'empereir Conraire / Et encors, par-devant, l'empereire Lotaire / Et le roy d'Angleterre; si fut puis à le Caire / U ly sodaïns demeure, et si fut à Cesaïre, / Une noble citeit, et à la citeit d'Aïre, / Et pour toudis aprendre. / [...] MCLXXXIII. Coment Godefroit l'orfevre fut moine à Noef-Mostier. / Godefroit que je dis, d'aleir pariot vout tendre / U ilh savoit ovrier, et vout teil sens comprendre (réunir en lui tant de sagesse) / Que l'istoire nous dist nuls ne not onque attendre / A sa subtiliteit la moitié porpendre; (L'histoire dit que personne ne pouvait aspirer à renfermer la moitié de son savoir) / Onque, devant n'apres, ne pot à luy ascendre / Orfevrez; tant fut saïge, que tous les biens s'en engendre. / A Nuef-Mostier à Huy se vout Godefrois rendre / Canoine reguleirs : fut non mie le mendre; / Mult beaux joweaux y fist, ne lez vout mie vendre : / Une chappe y donnat qu'on ne poroit sorvendre, (Sorvendre, vendre assez cher) / D'oevre si precieuse teile on ne poroit paindre; / Une tasseal y avoit u ilh vout trop despendre (despendre, dépenser, appliquer de l'argent) / une saintisme pieche vout-ilh dedens constrandre / De la jointe que Dieu vout garder sens espendre / De sain Johan-Baptiste (Garder sens espendre [brûler], sauver du feu). Et puis apres, enpendre / Vout à Huy encensiers et calices, ù tendre / Ne poroit aultre ovrier, se on le devoit pendre; / A Notre-Damme à Huy lez donnat, sens offendre. / Ly canoinez de Huy ne vorent plus ratendre : / L'evesque ont suppliet que son cuer vuille extendre / A faire à leur engliese le sain fietre rechaindre (Ils ont supplié l'évêque qu'il veuille appliquer Godefroid à entourer de nouvelles garnitures la châsse de saint Domitien) / U sain Domitian gisoit; adont (sains faïndre) / Marchandat ly (evesque c'on ne l'en puit reprendre) (reprendre, blâmer) / A maistre Godefroit; chis vout l'oevre entreprendre. /*

ouvrir le monde »<sup>79</sup> ? La plus grande prudence est de mise avec cet historiographe liégeois (1338-1400) qui en sait toujours plus que quiconque sur tout<sup>80</sup>.

C'est Jean d'Outremeuse qui introduisit le surnom de Godefroid de Claire. Jean Lejeune<sup>81</sup> en a démonté le mécanisme de création : dans *Ly Myreur des Histors*, l'orfèvre est simplement appelé Godefroid; dans la *Geste*, chronique rimée, Jean d'Outremeuse a besoin d'une laisse en « aire » : *Godefroit fut nommeis fis à Johan de Claire / Qui at de Huy esteit, par longtemps devant, maire*<sup>82</sup>. Le nom était vraisemblable à Huy où il existait un lieu-dit *Clairlieu*<sup>83</sup>. Dans la *Chronique en bref*, Godefroid est surnommé « le noble orfèvre », et, en 1641, Laurent Mélart, digne continuateur de Jean d'Outremeuse, renchérit : « Godefroid de Claire, dit le noble »<sup>84</sup>. On le voit : cette appellation, pour toute poétique qu'elle soit, n'en est pas moins sans fondement pour établir les origines de l'orfèvre.

Si les *Gesta abbreviata*, Gilles d'Orval et la note de l'obituaire ont fourni à Jean d'Outremeuse l'essentiel de son information sur Godefroid, trois points pourtant restent obscurs.

D'abord, *Geste* et *Chronique* avancent que Godefroid a servi Lothaire et Conrad. Jean Lejeune faisait pertinemment remarquer que, si l'historiographe liégeois « ignore tout de Wibald (de Stavelot) et jusqu'à son nom, il cite les deux premiers monarques dont l'abbé de Stavelot avait été le conseiller puissant et écouté »<sup>85</sup>. Ce qui a conduit les historiens à identifier l'orfèvre G., destinataire d'une lettre adressée par Wibald en 1148 avec Godefroid de Huy.

*Dois fietre fist mult beauz, che sachiés sens mesprendre; / S. Domitiens fut mis en l'une, la kalendre / XVII<sup>e</sup> de jule, et l'autre vout dependre (dependre, consacrer) / A une altre sain corps martire, c'on doit plendre / Car murdris fut à Huy et si devoit appendre / A luy toute la terre entirement, seûs fendre, / Si com je ay compteit : ilh ne se pot defendre; / Nommeit fut s. Mengols, c'on ne pot ains reprendre / De nulle maiseteis. / [...] MCLXXXIV Cis fut sains Mengoils translateit à Nostre-Damme. / Godefroit fist II fietres qui sont mult bin ovreis / De fine argent et or; si fut en l'une pouseis / Sains Domitiens, qui evesque consacreit / Fut de Tongre jadis, qui de Dieu fut ameit; / Et sain Mengols en l'autre fut mis et ensereis : / De son petit mostier fut adont translateis / Tout droit à Nostre-Damme à grant nobiliteit, / Sour l'an LXXVIII M et C bin esmeis, / des kalendes de jule XVII<sup>e</sup> (en veriteis), / C'est XV jours de june, qui mardi fut nommeis.*

79. La *Chronique en bref* se trouve dans plusieurs manuscrits, étudiés, analysés et discutés par Jean Lejeune et André Goosse; nous avons vérifié le passage qui nous intéresse dans les plus intéressants d'entre eux et les variantes sont infimes (cf. *infra* et WARFUSEE, *Archives du Château*, ms. 46, fol. 66 v et *Bibliothèque*, n° 48, sans foliotation); l'expression reprise ici provient du ms. Capitaine 133, fol. 73 v de Liège, *Bibliothèque Centrale de la Ville dite des Chiroux*. Voici l'extrait dans le Bruxelles, Bibliothèque Royale, ms. II, 2754, p. 113 : *L'an MCLXXIII Godefroid le noble orfevre revint à Huy qui longuement avoit servi l'empereur Lothaire et Conrad le roy d'Engleterre et avoit faict grands voiajes en Jerusalem et aultrepart. Ce fut la plus subtil ouvrier du monde et puis fut moyne à Neuff mostier à Huy où il fist et donna plusieurs nobles ioueaux, et en ung avoit une iointeure du S. Johan Baptiste. Adonc l'evesque à la prieres des chanoines de Huy fist faire nobles fitres d'or et d'argent, où furent mis le corps S. Domitian et le corps S. Mengold, le XVII<sup>e</sup> iour de julle, et furent translate en l'eglise Nostre-Dame l'an MCLXXXIII.*

80. Cf. principalement G. KURTH, *Étude critique sur Jean d'Outremeuse*, Bruxelles, 1910 (Mémoires de l'Académie royale de Belgique. Classe des Lettres, 2<sup>e</sup> sér., 7); — L. MICHEL, *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*, Bruxelles/Liège, 1935 (Mémoires de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, 10), et M. A. ARNOULD, *Historiographie de la Belgique*, Bruxelles, 1947, p. 21-22. Une discussion « épique » s'est déroulée à propos de l'œuvre du chroniqueur : A. GOOSSE, « La 'Chronique abrégée' de Jean d'Outremeuse », *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, XXXII, 1954, p. 5-50; — J. LEJEUNE, « Une source inconnue : la Chronique en bref de Jean d'Outremeuse », *ibid.*, XXXIV, 1956, p. 985-1020; — A. GOOSSE, *ibid.*, p. 1248-1251; — *Id. Scriptorium*, VII, 1953, p. 335-336; X, 1956, p. 169; XIII, 1959; — J. LEJEUNE, « Jean d'Outremeuse, le quatrième livre du 'Myreur des Histors' et la 'Chronique en bref' », *Annuaire d'Histoire Liégeoise*, IV, 1951, p. 457-525; — A. GOOSSE, *Jean d'Outremeuse. Ly Myreur des Histors. Fragments du second livre (Années 794-826)*, Bruxelles, 1965 (Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques, Collection des Anciens Auteurs Belges, n.s., 6). Dernière notice sur Jean d'Outremeuse, celle de Pierre ALEXANDRE dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques* [sous presse].

81. J. LEJEUNE, « Renier l'orfèvre » (voir n. 15), p. 6 et n. 9.

82. JEAN D'OUTREMEUSE, *La Geste de Liège*, éd. BORGNET et BORMANS (voir n. 78), t. IV, p. 700. Cf. le long passage (vers 36515 à 36570) consacré à Godefroid retranscrit ci-dessus (voir n. 78).

83. R. DUBOIS, *Les rues de Huy. Contribution à leur histoire*, Huy, 1910/22, p. 150 et 309 (réimpr. anast., Bruxelles, 1975). Au début du XIII<sup>e</sup> s. y sera établi le couvent des Croisiers.

84. L. MELART, *Histoire de la Ville et du Chateau de Huy*, Liège, 1641, p. 12.

85. Lothaire fut empereur de 1133 à 1137, Conrad III de 1138 à 1152; le roi d'Angleterre viendrait comme client supplémentaire de l'orfèvre, en plus des deux empereurs. Étienne fut roi d'Angleterre de 1135 à 1154 et Henri II Plantagenêt de 1154 à 1189. Ce témoignage concernant le roi d'Angleterre est trop tardif et isolé pour que nous puissions suspecter une carrière de Godefroid en Angleterre; pareille position maximaliste permettrait de lui attribuer en outre les plaques d'émaux mosans d'Henri de Blois, évêque de Winchester (1129-1171) (STRATFORD [voir n. 10], p. 53 et ss et sur

Ensuite, selon le *Myreur*, Godefroid resta vingt-sept ans hors Huy. Or, lorsqu'on déduit vingt-sept ans de 1172, date de la translation de Domitien, le calcul égale 1145, date du buste-reliquaire du pape Alexandre<sup>86</sup>.

Enfin, le commanditaire des châsses est identifié pour la première fois par Jean d'Outremeuse avec l'évêque Raoul de Zähringen. En suivant notre démonstration et en voyant en Raoul l'initiateur d'un culte à saint Mengold, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'évêque ait fait réaliser la châsse de ce dernier. Pour Domitien, c'est moins évident; ici, de toute manière, nous devons avouer notre ignorance sur l'initiative.

L'obituaire du Neufmoustier apporte d'autres informations sur les origines de la famille de Godefroid. Au 5 avril (fol. 73 v), on y trouve en effet la *Commemoratio Symonis filii Godefridi aurificis de Foro pro quo habemus dimidium fertis census jacens in platea quam Chineis appellatur*. Cette note d'une écriture du début du XIII<sup>e</sup> s. concerne le fils de l'illustre orfèvre Godefroid, si présent dans la conscience collective au Neufmoustier. Au surplus, le choix du même établissement ecclésiastique ajoute un lien spirituel à la filiation physique des deux hommes.

La mention de *Foro* indique la place du marché; dans son coin nord se trouve en effet la rue aux Fouarges — *ad fabricas* : aux forges — où sont regroupés les *febvres* dont une des spécialités est l'orfèvrerie<sup>87</sup>.

Par ailleurs le lieu-dit *Chineis*, dont la moitié du cens avait été donnée par Simon au Neufmoustier, est situé dans le faubourg de Huy, là où plus tard s'élèveraient les forges et papeteries de Chinot<sup>88</sup>. « Le Hoyoux roulait ses eaux rapides et charriait le sable fin, produit par l'altération des grès, matière essentielle des émailleurs; de plus une fontaine jaillissait au *Chineis*<sup>89</sup> : aux émailleurs hutois, elle donnait l'eau fraîche et pure que les émailleurs de Limoges puisaient à la « fontaine située auprès du cloître de Saint-Martial »<sup>90</sup>. Inutile par ailleurs de rappeler ici la longue tradition de l'industrie du métal dans la région<sup>91</sup>.

La réputation des orfèvres mosans était célèbre. En 1144, Suger, abbé de Saint-Denis, appelle à son service des orfèvres lotharingiens<sup>92</sup>. Le mécénat de Wibald de Stavelot est bien connu<sup>93</sup>. La correspondance de l'abbé conserve deux lettres de celui-ci adressées en 1148 à un orfèvre *G.*; cette initiale *G.* désigne le destinataire de la lettre, comme c'est souvent le cas dans les documents diplomatiques du moyen âge<sup>94</sup>. Les deux lettres font apparaître les liens d'amitié et de confiance établis entre les deux hommes; Wibald s'y montre fin connaisseur d'art. Il se rappelle au bon

les relations entre la Lotharingie et l'Angleterre, *ibid.*, p. 36, n. 80).

86. Cf. notre ouvrage *Les reliques de Stavelot-Malmedy. Nouveaux documents*, Malmedy, 1989, n° 43, p. 90-92.

87. Cf. A. JORIS, *La ville de Huy au Moyen Âge*, Paris, 1959 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 152), p. 146.

88. DUBOIS, *Les rues de Huy* (voir n. 83), p. 114 et ss et F. DISCRY, *L'ancien bassin sidérurgique du Hoyoux (du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> s.)*, Heule, 1970, p. 238-247.

89. DUBOIS, *Les rues de Huy* (voir n. 83), p. 284.

90. Nous avons repris ici un extrait de J. LEJEUNE, « Renier, l'orfèvre » (voir n. 15), p. 20-21, que l'on complètera de GAUTHIER, *Émaux*, *op. cit.*, p. 24, et ID., *Émaux méridionaux. Catalogue international de l'Œuvre de Limoges*, avec une contribution documentaire de G. FRANÇOIS, t. I, *L'époque romane*, Paris, 1987, p. 34.

91. Synthèse et commentaires dans STRATFORD, *Catalogue* (voir n. 10), p. 21. Le cuivre est absent dans la région et sans doute importé du Harz; à ce propos, on ajoutera les récentes recherches de L. Martinot à propos des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy de Liège, qui indiquent également la Sardaigne ou l'Espagne comme origine probable du minerai de plomb (KUPPER, *Les fonts baptismaux* [voir n. 4], p. 10, n. 7).

92. *Per plures aurifabros lotharingos*, SUGER, [*Sancti Dionysii Liber*] *De rebus in administratione sua gestis*, c. XXXII, trad. par Ph. VERDIER, « La grande croix de l'abbé Suger à Saint-Denis », *Cahiers de civilisation médiévale*, XIII, 1970, p. 27.

93. Nous l'avons étudié dans notre thèse de doctorat à l'Université de Liège *Stavelot et Malmedy. Monachisme et hagiographie en Ardenne (vir<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> s.)*, 1994 [à paraître]. Cf. le Catalogue de l'exposition *Wibald, abbé de Stavelot-Malmedy et de Corvey 1130-1158*, par J. STIENNON et J. DECKERS, Stavelot, 1982, p. 57-83.

94. Les deux lettres sont publiées par Ph. JAFFÉ, *Bibliotheca Rerum Germanicarum Monumenta Corbeiensia*, t. I, Berlin, 1864, n°s 119 et 120. Timothy Reuter prépare la réédition des lettres de Wibald pour les *MGH* et a déjà publié quelques articles sur ce sujet (Th. REUTER, « Gedenküberlieferung und praxis im Briefbuch Wibalds von Stablo », dans *Der Liber Vitae der Abtei Corvey*, Wiesbaden, 1989, p. 161-177 et ID., « Rechtliche Argumentation in den Briefen Wibalds von Stablo », dans *Papsttum Kirche und Recht im Mittelalter. Festschrift H. FUHRMANN*, éd. H. MORDEK, Tübingen, 1991, p. 251-264).

souvenir de l'artiste car le temps passe et sa commande n'arrive pas; il demande aussi des nouvelles de la famille de l'orfèvre. *G.* lui répond dans un latin correct qui dénote son instruction et son savoir-vivre<sup>95</sup>. L'identification de *G.* avec l'orfèvre Godefroid de Huy, très tôt faite par les historiens, fut réfutée par certains historiens de l'art qui se basaient sur des critères stylistiques<sup>96</sup>. Deux détails n'ont jusqu'ici jamais été relevés : dans l'énoncé des délais nécessaires à la commande de l'abbé, l'orfèvre prend comme points de repères dans l'année la fête de saint Lambert et celle de sainte Marguerite<sup>97</sup>. Le choix de saint Lambert prouve peut-être des attaches liégeoises, au sens diocésain du terme, mais sans certitude aucune<sup>98</sup>. Par contre, pourquoi avoir choisi la fête de sainte Marguerite<sup>99</sup>, dans un énoncé qui nous semble être fait un peu au hasard et non pas à quelques jours près, sinon parce que cette fête représente un repère bien connu et important pour l'artiste ? Lorsqu'on étudie le culte de cette sainte dans le diocèse de Liège<sup>100</sup>, on s'aperçoit d'abord qu'à l'époque il n'est pas très répandu; on constate ensuite que Marguerite est la patronne de l'église de Tihange, localité périphérique de Huy, où le Neufmoustier avait d'importants biens<sup>101</sup>. Bien sûr on ignore à quand remonte ce patronage même si Tihange est citée comme localité bien avant le XII<sup>e</sup> s.<sup>102</sup>, mais la coïncidence méritait d'être relevée.

D'autres informations sont-elles susceptibles de compléter la biographie de l'orfèvre Godefroid ? Sur la châsse de saint Vanne à Verdun, réalisée en 1146, se lisait le nom d'un orfèvre Godefroid : HIC MANUS AURIFICIS DEMONSTRATUR GODEFRIDI<sup>103</sup>; de même, sur le couvercle d'un encensoir en bronze doré, aujourd'hui conservé aux Cloisters à New York : GODEFRIDUS FECIT TURIBULUM<sup>104</sup>. Il faut toutefois rester prudent car le nom de Godefroid est fréquent à l'époque<sup>105</sup>.

Selon la note de l'obituaire, Godefroid produisit « des vases et autres objets à l'usage des rois ». L'orfèvrerie religieuse mosane a survécu tant bien que mal, et nous avons pu identifier quelques

95. *Posthac tibi prolixius scribere intendimus de cura et provisione domus tuae, de regimine et ordinatione familiae tuae, de observatione et disciplina uxoris tuae.* Pour autant, bien sûr, que Godefroid ait écrit lui-même la lettre ! Pour autant aussi qu'il ne s'agisse pas d'un exercice d'écriture dont les écoles liégeoises étaient friandes !

96. Cf. principalement la bibliographie de STRATFORD, *Catalogue* (voir n. 10), et notamment W. VOELKLE, *The Stavelot Triptych. Mosan Art and the Legend of the True Cross*, New York, Pierpont Morgan Library, 1980, p. 11.

97. *Considera tecum, quantum temporis sit a capite maii usque ad festum sanctae Margariae, et ex tunc usque festum sancti Lamberti.*

98. Saint Lambert, patron du diocèse de Liège (J.-L. KUPPER, « Saint Lambert. De l'histoire à la légende », *Revue d'histoire ecclésiastique*, LXXIV, 1984, p. 5-49 et *Feuillets de la cathédrale de Liège*, n° 9, 1993) fêté le 17 septembre connut un culte important en Europe, principalement dans les régions germanophones; cf. M. ZENDER, *Räume und Schichten mittelalterlicher Heiligenverehrung in ihrer Bedeutung für die Volkskunde*, 2<sup>e</sup> éd., Cologne, 1973, et le catalogue de l'exposition que nous avons consacrée à *Saint Lambert. Culte et iconographie*, Liège, 1980.

99. Vierge martyre à Antioche (III<sup>e</sup> s.), fêtée le 20 juillet. Bibliographie abondante, e. a. notice par Dom J. DUBOIS dans *Vies des saints par les RR. PP. Bénédictins de Paris*, t. VII, juillet 1949.

100. La meilleure base pour une étude de son culte dans nos régions est E. OVERGAAUW, *Martyrologes manuscrits des anciens diocèses d'Utrecht et de Liège*, Hilversum, 1993, p. 830-831. Le martyrologe du Neufmoustier, qui précède l'obituaire, porte d'ailleurs mention de la sainte au 13 juillet, et, au fol. 82 r, sa fête tient lieu de repère : *in die s(an)ctae Margariae*. Le culte de Marguerite s'est surtout développé après les croisades. Elle n'est présente que dans les litanies du psautier hutois du XIII<sup>e</sup> s. (M. COENS, « Les saints... » [voir n. 26], p. 325); par contre à Stavelot dans les litanies des X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s., cf. M. COENS, « Les litanies de Stavelot », dans *Recueil d'Études Bollandiennes*, Bruxelles, 1963 (Subsidia Hagiographica, 37), p. 229, 238 et 240. L'étude des patronages sur l'espace belge en est encore à ses premiers balbutiements; cf. Fr. JACQUES, « Vocables d'églises et de chapelles en Belgique », dans *Actes du Congrès de Huy, Fédération archéologique et historique de Belgique*, t. III, 1976, p. 693-723; sur Marguerite, cf. p. 700, et témoignages tardifs, en vrac, Jemelle (Rochefort), Lessive, Fauvillers (Bastogne), Olomont (Wibrin) comme paroisses dédiées à la sainte, des autels à Saint-Denis et à Saint-Remacle à Liège, à Stavelot (cf. notre ouvrage *Les reliques* [voir n. 24], p. 78) et relique à Malmedy (*ibid.*, p. 61). À Liège même, un hospice et une paroisse, cf. Th. GOBERT, *Les rues de Liège*, rééd. anast., Bruxelles, 1976, t. VII, p. 541 et ss.

101. RORIVE, « Le domaine... » (voir n. 57), p. 102. Marguerite est commémorée dans le martyrologe du Neufmoustier et les listes des reliques de l'établissement hutois mentionnent une de ses reliques.

102. À titre d'exemple, Tihange apparaît déjà vers l'an mil dans la chronique d'Hériger, qui y situe l'épisode de la révélation à saint Jean l'Agneau de son futur épiscopat : *in praedio suo Tietantia*, HERIGER, *Gesta episcoporum Leodiensium*, éd. R. KOEPKE, *MGH, SS*, VII, 1845, p. 177.

103. Fr. RONIG, « Godefridus von Huy in Verdun », *Aachener Kunstblätter*, XXXII, 1966, p. 87-90.

104. Notice de W. D. WIXOM dans *The Metropolitan Museum of Art, New York. Notable Acquisitions 1979/80*, p. 21.

105. P. ex., la *Vita Erminoldi*, biographie d'un abbé de Prüfening († 1121), mentionne un *Godefridus aurifaber*, aveugle guéri par l'intercession du saint.

œuvres à coup sûr rattachables à Godefroid; l'orfèvrerie profane, fort malheureusement, n'a pas eu cette chance<sup>106</sup>. Les mentions comme les œuvres sont rares : en 1152, Wibald est en relation avec un orfèvre mosan non identifié pour la confection de la matrice du sceau de Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse<sup>107</sup>; le sceau d'Amalric de Sidon nous est lui aussi parvenu sans que l'on puisse en hasarder une quelconque attribution<sup>108</sup>.

\*  
\*\*

L'obituaire du Neufmoustier près de Huy est la source historique principale sur l'orfèvre mosan Godefroid de Huy. Sur la base d'une note de cet obituaire, la paternité des deux châsses de saint Domitien et de saint Mengold lui est reconnue. La translation des deux saints patrons de Huy eut lieu entre 1172 et 1189. Godefroid réalisa aussi un reliquaire de saint Jean-Baptiste pour le Neufmoustier.

Contrairement à plusieurs études qui ont remis en question le témoignage de la note, nous en avons démontré l'historicité sur deux points précis.

Tout d'abord la personnalité d'Amalric de Sidon : ce chanoine fut vers 1135 le premier abbé du monastère prémontré de Saint-Abacuc, ou Saint-Joseph d'Armathie, avant de succéder en 1153 à Bernard comme évêque de Sidon. Ce sont ces dernières fonctions que retient l'obituaire du Neufmoustier. Godefroid aurait réalisé quelques vases remarquables pour Amalric qui lui aurait fait don d'une articulation de saint Jean-Baptiste, patron du Neufmoustier. Les listes de reliques du Neufmoustier mentionnent une relique du monastère prémontré de Palestine, sans doute aussi acquise par l'intermédiaire de Godefroid, et qui *ipso facto* vient authentifier les relations entre les deux hommes.

Ensuite, l'information de la note : elle émane certainement, directement ou non, de Maurice, chanoine du Neufmoustier vers 1230/51; il a fréquenté à Huy Jacques de Vitry, évêque d'Acre, bien informé sur la Terre sainte et notamment sur la carrière d'Amalric, à travers l'œuvre de Guillaume de Tyr. Manifestant un grand intérêt pour l'histoire et pour l'art, Maurice a sans doute voulu sauvegarder le souvenir du célèbre orfèvre qu'il aurait pu connaître ou, tout au moins, dont il a connu le fils, Simon, lui aussi commémoré dans l'obituaire.

Enfin, de la note du Neufmoustier aux œuvres de Jean d'Outremeuse, des coïncidences troublantes s'établissent pour identifier Godefroid et l'orfèvre *G.* en correspondance avec le célèbre abbé Wibald de Stavelot.

Bien sûr, l'étude technique spécialisée des œuvres met en évidence la notion d'ateliers(s) d'orfèvrerie<sup>109</sup>, elle établit les échanges et interactions entre ceux-ci, et atteste la diversification des tâches, qui, parfois, seront assimilées par le même artisan. Toutefois, qui dit atelier, dit aussi chef d'atelier. Or, le souvenir d'un chef d'atelier tel Godefroid de Huy, « le plus subtil ouvrir de monde », mérite de retenir l'attention. En cernant la biographie de ces orfèvres d'exception, nous pourrions enrichir notre connaissance de la filiation des œuvres d'art<sup>110</sup>.

106. Cf. ROUSSEAU, *L'art mosan* (voir n. 3), p. 65.

107. J. DEÉR, « Die Siegel Kaiser Friedrichs I. Barbarossa und Heinrich VI. in der Kunst und Politik ihrer Zeit », dans *Festschrift Hans Robert HAHNLOSER*, Bâle/Stuttgart, 1961, p. 47-102; — R. KAHSNITZ, « Siegel und Goldbullen », dans le Catalogue *Die Zeit der Staufer*, t. I, Stuttgart, 1977, p. 17-21, n° 28 et mention dans le Catalogue de l'exposition *Wibald* (voir n. 93), n° 51, p. 79.

108. Cf. D. M. METCALF, *Coinage of the Crusades and the Latin East in the Ashmolean Museum*, Oxford/Londres, 1983.

109. Voir récemment N. STRATFORD, « Un triptyque émaillé mosan du XII<sup>e</sup> s. de Beaufays », *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège*, XII, 1993, p. 465-469 et ID. « Some 'Mosan' Enamel Fakes in Paris », *Aachener Kunstblätter*, LX, 1994, p. 199-210.

110. Un récent état de la question autour de l'œuvre de l'atelier de Godefroid de Huy est fait par STRATFORD, *Catalogue* (voir n. 10), p. 90-97 dans son étude du pignon de la châsse de sainte Ode d'Amay, aujourd'hui au British Museum.

œuvres à coup sûr rattachables à Godefroid; l'orfèvrerie profane, fort malheureusement, n'a pas eu cette chance<sup>106</sup>. Les mentions comme les œuvres sont rares : en 1152, Wibald est en relation avec un orfèvre mosan non identifié pour la confection de la matrice du sceau de Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse<sup>107</sup>; le sceau d'Amalric de Sidon nous est lui aussi parvenu sans que l'on puisse en hasarder une quelconque attribution<sup>108</sup>.

\*  
\*\*

L'obituaire du Neufmoustier près de Huy est la source historique principale sur l'orfèvre mosan Godefroid de Huy. Sur la base d'une note de cet obituaire, la paternité des deux châsses de saint Domitien et de saint Mengold lui est reconnue. La translation des deux saints patrons de Huy eut lieu entre 1172 et 1189. Godefroid réalisa aussi un reliquaire de saint Jean-Baptiste pour le Neufmoustier.

Contrairement à plusieurs études qui ont remis en question le témoignage de la note, nous en avons démontré l'historicité sur deux points précis.

Tout d'abord la personnalité d'Amalric de Sidon : ce chanoine fut vers 1135 le premier abbé du monastère prémontré de Saint-Abacuc, ou Saint-Joseph d'Armathie, avant de succéder en 1153 à Bernard comme évêque de Sidon. Ce sont ces dernières fonctions que retient l'obituaire du Neufmoustier. Godefroid aurait réalisé quelques vases remarquables pour Amalric qui lui aurait fait don d'une articulation de saint Jean-Baptiste, patron du Neufmoustier. Les listes de reliques du Neufmoustier mentionnent une relique du monastère prémontré de Palestine, sans doute aussi acquise par l'intermédiaire de Godefroid, et qui *ipso facto* vient authentifier les relations entre les deux hommes.

Ensuite, l'information de la note : elle émane certainement, directement ou non, de Maurice, chanoine du Neufmoustier vers 1230/51; il a fréquenté à Huy Jacques de Vitry, évêque d'Acre, bien informé sur la Terre sainte et notamment sur la carrière d'Amalric, à travers l'œuvre de Guillaume de Tyr. Manifestant un grand intérêt pour l'histoire et pour l'art, Maurice a sans doute voulu sauvegarder le souvenir du célèbre orfèvre qu'il aurait pu connaître ou, tout au moins, dont il a connu le fils, Simon, lui aussi commémoré dans l'obituaire.

Enfin, de la note du Neufmoustier aux œuvres de Jean d'Outremeuse, des coïncidences troublantes s'établissent pour identifier Godefroid et l'orfèvre *G.* en correspondance avec le célèbre abbé Wibald de Stavelot.

Bien sûr, l'étude technique spécialisée des œuvres met en évidence la notion d'ateliers(s) d'orfèvrerie<sup>109</sup>, elle établit les échanges et interactions entre ceux-ci, et atteste la diversification des tâches, qui, parfois, seront assimilées par le même artisan. Toutefois, qui dit atelier, dit aussi chef d'atelier. Or, le souvenir d'un chef d'atelier tel Godefroid de Huy, « le plus subtil ouvrir de monde », mérite de retenir l'attention. En cernant la biographie de ces orfèvres d'exception, nous pourrions enrichir notre connaissance de la filiation des œuvres d'art<sup>110</sup>.

106. Cf. ROUSSEAU, *L'art mosan* (voir n. 3), p. 65.

107. J. DEÉR, « Die Siegel Kaiser Friedrichs I. Barbarossa und Heinrich VI. in der Kunst und Politik ihrer Zeit », dans *Festschrift Hans Robert HAHNLOSER*, Bâle/Stuttgart, 1961, p. 47-102; — R. KAHSNITZ, « Siegel und Goldbullen », dans le Catalogue *Die Zeit der Staufer*, t. I, Stuttgart, 1977, p. 17-21, n° 28 et mention dans le Catalogue de l'exposition *Wibald* (voir n. 93), n° 51, p. 79.

108. Cf. D. M. METCALF, *Coinage of the Crusades and the Latin East in the Ashmolean Museum*, Oxford/Londres, 1983.

109. Voir récemment N. STRATFORD, « Un triptyque émaillé mosan du XII<sup>e</sup> s. de Beaufays », *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège*, XII, 1993, p. 465-469 et ID. « Some 'Mosan' Enamel Fakes in Paris », *Aachener Kunstblätter*, LX, 1994, p. 199-210.

110. Un récent état de la question autour de l'œuvre de l'atelier de Godefroid de Huy est fait par STRATFORD, *Catalogue* (voir n. 10), p. 90-97 dans son étude du pignon de la châsse de sainte Ode d'Amay, aujourd'hui au British Museum.

Un aperçu sommaire de la recherche historique relative à Godefroid de Huy vient d'être récemment publié<sup>111</sup>. Les craintes et doutes des historiens de l'art, l'élargissement ou le rétrécissement du catalogue de l'œuvre de l'orfèvre se succèdent dans la littérature; les châsses de Huy tiennent la vedette selon la déconsidération qu'on leur porte généralement. Leur détérioration séculaire permet en effet difficilement de se rendre compte de leur état originel et leur restauration permettra sans doute, sinon une résurrection, du moins une redécouverte et un avis plus objectif.

Le nom d'un orfèvre a finalement peu d'importance en soi qu'il s'appelle Godefroid ou Renier; l'œuvre, quant à elle, reste et atteste finalement du fait primordial : la maîtrise de l'orfèvrerie dans la région mosane aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s., et spécialement dans le troisième quart du XII<sup>e</sup> s. Toutefois on ne pouvait sans cesse remettre en cause les renseignements de cette notice biographique de l'obituaire du Neufmoustier. Seules des informations historiques extérieures pouvaient en établir l'historicité.

Philippe GEORGE  
64, rue Maghin  
B-4000 LIÈGE

111. Th. JÜLICH, « Godefroy von Huy, der Goldschmied G und vergleichbare Fälle — Zur Problematik der Forschung zu Künstlerbiographien im Hohen Mittelalter », dans *Studien zur Geschichte der Europäischen Skulptur im 12./13. Jahrhundert*, éd. H. BECK et K. HENGEVOSS-DÜRKOP, Francfort, 1994, p. 193-203.